

LAURENT JENNY (éd.), *Le Style en acte. Vers une pragmatique du style*. Genève, MétisPresses, 2011. Un vol. de 176 p.

La réflexion sur le style s'est trouvée redynamisée, depuis une vingtaine d'années, par son « extension » : trop longtemps confinée au domaine littéraire, elle a développé, au croisement de l'esthétique et de l'éthique, autour de la question des « formes de vie », une dimension pragmatique, voire anthropologique – celle que revendiquent les neuf études réunies par Laurent Jenny.

Un tel projet, où le style participe du mouvement même de l'humanisation, suppose de réévaluer la place du corps. D'où la place de choix accordée par Alexandra Bidet aux travaux d'André Leroi-Gourhan, où la stylisation se donne comme consubstantielle au rythme de la motricité humaine : le style est dès lors mode d'insertion au monde, mais aussi recherche de contact ; il détermine un certain type de relation sociale, propre à une communauté ou à un moment dans l'histoire de cette dernière. Le corps est au principe même du « style somatique » qu'aborde Richard Shusterman : fondamentalement incarné (dans la voix ou l'écriture), le style – évaluatif ou descriptif, générique ou personnel, réflexif ou inconscient, volontaire ou involontaire, constitutif ou contextuel – est perceptible par les cinq sens. Mais cela ne signifie pas qu'il soit *exclusivement* corporel : il peut toujours refléter une intentionnalité ou manifester une éthique (telle la persévérance, chez le culturiste). Guillemette Bolens prolonge la réflexion sur la place du corps au sein des processus de stylisation en partant des notions quintiliennes de *ratio* – inexprimable connaissance de ses facultés personnelles – et d'*actio* rhétorique. Elle montre ainsi que Buster Keaton, Jacques Tati ou Charlie Chaplin donnent à voir différents styles gestuels témoignant de différentes attitudes au monde. Mais si le cinéma entretient un évident rapport avec le geste, l'œuvre littéraire n'est pas en reste : la théorie neurophysiologique de l'*embodied cognition* révèle que le vocabulaire du mouvement – y compris dans son usage métaphorique – sollicite chez le lecteur les aires motrices et prémotrices du cerveau, comme pour mieux revivre cette dimension kinésique.

Le corps se trouve aussi impliqué dans les conduites esthétiques que Jérôme David et Natacha Allet identifient : la flânerie chez Baudelaire, l'anarchie chez Artaud. Rédigées d'un ton haineux au cours d'un séjour en Belgique (1864-1866), les notes de Baudelaire rassemblées de manière posthume sous le titre de *Pauvre Belgique !* composent un Bruxelles en tout point éloigné de la séduction et du confort parisiens : rien des conditions physiques et sensibles nécessaires pour l'exercice de la flânerie n'y est réuni. Les sens violemment sollicités, le promeneur ne parvient pas à la stylisation de soi nécessaire pour faire émerger ce style de vie ; il ne parvient pas non plus à dire *je*, ni à donner la forme d'une monographie à ses impressions. L'Héliogabale d'Artaud montre, à l'inverse, une stylisation de soi à l'œuvre : incarnées dans une « façon d'exister » modelée par une loi divine et en révolte contre les mœurs latines, se donnent à voir ici des formes de vie caractéristiques d'un style anarchique.

De tels enjeux, corporels et vitaux, posent encore la question des styles d'invention et des modes de réception. Anne Herschberg Pierrot s'intéresse au « style de genèse » comme « stylisation du travail de l'écrivain ». Temporalité et espace de l'écriture, supports et instruments utilisés, rapport aux autres discours et aux autres auteurs, sont autant de pistes à explorer pour tenter de déterminer des manières non seulement singulières mais collectives de créer. C'est entre singulier et collectif qu'Éric Bordas situe encore les vertus heuristiques de la notion de style, y compris dans l'histoire des sciences. Comme le montrent les travaux de Crombie, le style – ici synonyme de *méthode* – renvoie à des principes généraux (axiomatisation ; argumentation expérimentale ; modélisation hypothétique ; taxinomie ; analyse statistique et probabiliste ; dérivation historique), là où existent *des* styles locaux (celui d'une école, d'une nation...). Il permet surtout de comprendre l'historicité des approches

scientifiques – et de mettre en évidence les nouveaux objets que font apparaître les changements de paradigmes.

Revenant à l'expérience esthétique, Jean-Marie Schaeffer réévalue le poids des styles de lecture face aux propriétés intrinsèques des textes. Il montre ainsi que l'appréhension esthétique, par nature polyphonique, suppose un style cognitif divergent, moins attentif à saisir globalement un message qu'à segmenter l'ensemble en différentes couches de signification – avec pour corrélat une surcharge attentionnelle propre à faire émerger des traits stylistiques. Annonçant le travail qu'elle mènera dans *Façons de lire, manières d'être* (Gallimard, 2011), Marielle Macé situe son propos au carrefour d'une anthropologie du style et d'une réflexion sur la lecture comme manière de s'approprier une dynamique d'individuation : perçue à la lecture, cette dernière peut devenir une proposition d'existence, que le lecteur choisira de prolonger en lui-même. Le style vaut alors force de différenciation et d'attraction.

On l'aura compris, des *propositions*, cet ouvrage en contient plus d'une, suggestives et stimulantes. Dépassant la clôture textuelle et la sémiotique structurale, le propos fait prendre conscience d'autres *valeurs* du style – et non des moindres. Une phénoménologie de l'existence permet en effet d'insister sur la valeur relationnelle du style : élément de distinction, il n'est jamais assignable qu'à travers une mise en rapport ; d'où cette oscillation permanente entre singulier et collectif qui est aussi sa chance. Par là même, la réflexion pragmatique permet de rouvrir le débat sur la dimension herméneutique du style : quelle que soit la dynamique de stylisation à l'œuvre, et quel que soit le domaine au sein duquel on le saisit, le style n'est-il pas, toujours, une manière de donner ou de trouver du sens – de *faire* sens –, tout en excédant de loin l'approche spitzérienne ? « Que signifie le style ? », « qu'exprime-t-il ? » : voilà des questions dont on ne se débarrasse effectivement pas, et qui reconduisent au problème de l'intentionnalité.

L'« extension du domaine du style » dont témoignent ces études permet certes d'abstraire l'analyse du seul objet, pour mieux s'intéresser aux processus d'attention et aux conséquences de la stylisation. Mais on peut avoir ici deux regrets. D'une part, une telle perspective minore l'approche esthétique du style (même entendue dans un sens large), pourtant principielle : pour qu'il y ait pragmatique du style, il faut nécessairement des détails (des traits, des faits) auxquels donner de la valeur. Lesquels ? D'autre part, l'empan de la réflexion doit permettre d'enrichir en retour la réflexion sur la littérature – parce que, *malgré tout*, la notion de style y demeure essentielle. Sans doute l'orientation pragmatique doit-elle permettre de mieux comprendre ce qui se joue dans la lecture même. Si *Le style en acte* dessine un horizon heuristique, il rappelle donc aussi, en creux, la nécessité de retourner vers ce que Philippe Jousset appelle, en se revendiquant lui aussi d'une *Anthropologie du style*, la « "physique" de la littérature ».

JULIEN PIAT